

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Edgar VOIROL

L'arc en ciel romantique
Classicisme - Romantisme - Mysticisme

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1925, tome 23, p. 217-222

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

L'Arc-en-ciel romantique

Classicisme - Romantisme - Mysticisme

Notes brèves sur la force, la douceur et la charité,
suivies de quelques applications utiles aux honnêtes gens.

« On remplace l'effort de la pensée et du discernement par un certain jeu raffiné de l'instinct, de l'imagination, des ébranlements viscéraux, on n'ose plus juger. »

(Jacques Maritain).

La force brise les obstacles qui arrêtent la volonté dans sa marche vers le bien ; elle s'arme parfois de la colère, car, dit le Philosophe : « *furor cooperatur fortibus.* » Elle s'oppose à la violence ⁽¹⁾.

(1) S. Thom. III. q. 42, a. 2; II-II. q. 123, a. 10; II-II. q. 158, a. 1.

La douceur tempère, selon la droite raison, les mouvements exagérés de la colère, la violence lui est contraire.

La charité s'entend ou bien d'une certaine bonté, vertu morale, qu'on trouve aussi chez les païens, ou bien de la vertu théologale, qui présuppose la foi, par laquelle nous aimons Dieu et le prochain. La haine désire le mal.

La force dont les yeux, parfois, étincellent de colère et la douceur sont au service de la charité ; elle use de l'une ou de l'autre, suivant qu'il est opportun.

S. Thomas d'Aquin se demande si Notre-Seigneur devait ne pas offenser les Juifs par sa prédication. Il répond simplement : Le salut de la multitude est préférable à la paix de quelques hommes.

Le Christ était doux, ce qui ne l'empêcha point, à deux reprises, d'expulser les vendeurs du temple, avec assez de tumulte et les cordes à la main.

S. Paul, qui prêchait cette charité bénigne, admoneste vivement ses chers Corinthiens et leur ordonne de chasser l'impudique, et sans pitié.

Et le doux, le tendre, le suave S. François de Sales ?

« Ne fardez pas la désobéissance du nom de zèle... ains faut dire rondement et franchement le mal du mal, et blasmer les choses blasmables ».

« En cas d'obstination (dans l'hérésie) de la part des officiers de justice, il faudrait priver de toutes sortes d'offices ceux qui persisteraient dans leur créance ».

« Il serait nécessaire que votre altesse commandât à ses sujets qu'ils eussent à ouïr les prédicateurs catholiques ».

« Que tous ceux qui habitent les provinces de Chablais et de Pernier, observent les fêtes, jeûnes, vigiles, carêmes, et autres commandements de l'Eglise, et qu'ils assistent aux paroisses, sous telle peine qu'il plaira à votre altesse ».

« Que tous les hérétiques soient privés de toutes charges publiques, de tous offices, grades et dignités ».

Au sujet de Genève : « Aut evertatur Babylon illa, aut convertatur, sed magis ut convertatur, et vivat, laudetque viventem in sæcula sæculorum ».

On cherche, de nos jours, à énerver, à désarmer la charité. Le petit tableau que dresse un humaniste dévot (1) éclaire la manœuvre.

MASSIS	SAINT PAUL	BARRÈS
La foi du converti est toujours contre quelque chose. Le dur temps présent est ainsi fait que la Charité doit souvent prendre le visage de la Colère.	<i>Caritas patiens est, benigna est... non irritatur, non cogitat malum... congau-det...veritati, omnia sufferi, omnia credit, omnia sperat.</i>	La grande règle de la compréhension est qu'il faut toujours dégager ce qui, dans une œuvre, dans un homme, est digne d'amour.

Vous voyez comme ce féroce, ce Massis cannibale est loin du charitable S. Paul et de l'évangélique Barrès !

En vérité, ces textes ne s'opposent pas, ils se complètent. Au milieu est la charité, appuyée sur la force et la douceur.

On dresse « l'adhésion totale de l'intelligence aux vérités de la foi » de Massis contre « l'adhésion du cœur et de la vie à l'esprit de l'Évangile » de Barrès. — D'un côté la foi, de l'autre la charité, *celle* qu'on veut bien autoriser, à tort, du texte de S. Paul cité plus haut. D'abord, la charité dont parle S. Paul est une vertu surnaturelle, celle de Barrès une sorte de bonté naturelle et sentimentale. Qu'on trouve ou non chez Massis qui a la foi cette sympathie naturelle, cette philanthropie, il est bien sûr, il est bien évident, pour le dernier des théologiens, à plus forte raison pour un Docteur en Israël, que l'incroyant Barrès n'eut jamais la charité authentique ; tandis que le fidèle Massis possède en lui un titre à cette charité, — et il faut bien l'espérer, cette charité elle-même qui le tient en état de grâce. Nous avons quitté le terrain de la littérature, nous ne parlons plus de l'art des écrivains, mais des *hommes* que sont Barrès et Massis. A ce plan, comme en dernière analyse, la nature aussi belle, aussi riche, aussi bonne qu'on la puisse supposer, n'est rien, absolument rien, en face de l'ordre surnaturel. Dès lors, le choix est fait, sans l'ombre d'hésitation, pour un chrétien.

(1) Les Lettres, février 1925.

* * *

« Ne te laisse pas charmer par les fleurs passagères du langage, mais à la manière des athlètes, fais usage d'une nourriture solide ». (Lucien)

« *Omnia prout sunt* ».

M. Havard de la Montagne a tracé d'une main ironique ce tableau précieux. Paris est divisé en deux camps. Sur la rive gauche, ayant comme citadelle la librairie Bloud, règnent Goyau et Brémond ; sur la rive droite, ralliés, généralement, à certaines idées d'Action française, on distingue cette élite orthodoxe et amoureuse des horizons nets, représentés par Maritain, Massis et Ghéon. Sur le pont de la Seine, qui n'est pas le pont d'Avignon, la « Croix » fait de la voltige, et l'on pourrait dire « que, dans l'ensemble, sa raison incline d'un côté et que son cœur penche légèrement de l'autre » ⁽¹⁾.

La guerre vient d'éclater. En une série de « Préludes », ⁽²⁾ flottant d'abord, puis de plus en plus serrés et agressifs, M. Brémond lance toutes ses foudres sur Ghéon et ses amis. C'est la querelle des *Anciens* et des *Modernes*, dit-on, mais ce débat est beaucoup plus sérieux. Il ne s'agit plus de savoir simplement si Victor Hugo l'emporte sur Racine. Sous les mots « Classicisme » et « Romantisme », on voit rangés en bataille des adversaires résolus, avec une religion, une philosophie, une politique et une littérature. Les uns, comme les banquiers, habiles à soustraire aux faux-monnayeurs leur réserve d'or, s'enrichissent prudemment, sans quitter leurs bases d'opération ; les autres trafiquent, évoluent, concilient, et perdent pied.

M. Brémond se défend d'appartenir à aucun parti, il est « d'Eglise », il est même de l'Académie, ce qui en impose. Des amis puissants le protègent, — car il a des

(1) Journal « Rome », 15 janvier 1925, « Travaillons à bien penser ».

(2) Les Lettres. Décembre 1924, janvier 1925 et sqs.

ennemis, — et l'entourent de guirlandes. Avec un accord touchant, des voix contraires le chantent, mais d'une manière si offensante pour les pieuses oreilles, que d'autres voix protestent avec raison.

Les « Nouvelles Littéraires », où se trouvent le meilleur, parfois et le pire, surtout, ont consacré à M. Brémond quelques articles qui méritent d'être relevés pour leur impertinence. M. Martin du Gard écrivait ⁽¹⁾ : « L'Abbé (Brémond) allait dorénavant se pencher vers les mystiques, vers ceux chez lesquels il reconnaîtrait une vive sensibilité catholique, mal à l'aise dans l'étroite règle. » Qu'est-ce que cela ? Qu'on nomme donc les saints que « l'étroite règle » — ou plus explicitement, l'Eglise, la hiérarchie, la discipline, la théologie dogmatique — gênait ! On trouvera peut-être « Saint Magloire » ! Mme Guyon, Molinos, les illuminés protestants, voilà ceux que blessait le joug. « L'art, (nous n'écrivons pas l'habileté) de M. l'abbé Henri Brémond fut d'entreprendre l'étude d'un sentiment et non la discussion d'une doctrine. S'il eût discuté la doctrine, il eût rencontré une de ces ornières théologiques où les explorateurs moins avisés qu'il ne le fut versèrent et ne purent continuer leur chemin, » Luther et Loisy, sans doute. Les frontières prudentes de la foi sont des « ornières » ; l'Eglise voue à la stérilité ceux qu'elle retient dans ses bras. On verra plus loin si l'histoire d'un sentiment est possible sans la discussion d'une doctrine.

M. Frédéric Lefèvre ⁽²⁾ dit de M. Brémond : « Tout le monde devrait avoir lu « Apologie par Fénelon » publiée en 1910 et que Brémond composa au plus vif des suspicions et même, si je ne me trompe, des peines ecclésiastiques que lui avait valu son attitude généreuse auprès de Tyrell mourant ⁽³⁾... Belle leçon de jeunesse et de discipline

(1) Nouvelles Littéraires; 24 mai 1924.

(2) Nouvelles Littéraires; 25 octobre 1924.

(3) Tyrell ayant défroqué, refusa jusqu'au bout de rétracter ses erreurs modernistes. M. Brémond l'assista, malgré la défense formelle de l'archevêque de Londres, qui le déclara suspens. Quelques pages du « Démon de Midi » de Paul Bourget fait allusion à l'événement...

que donne le prêtre frappé par ses chefs. » Désobéir à l'autorité ecclésiastique, voilà ce que M. Frédéric Lefèvre appelle « une attitude généreuse ». Pour moi, publier l'apologie de Fénelon, après cette aventure, c'est se rire de tout et cela dépasse le plus aigre des pamphlets. M. Frédéric Lefèvre trouve « délicieux » le petit livre condamné, de Sainte Chantal, où M. Brémond ramènerait à l'amour tout profane, la haute amitié de Saint François de Sales pour la fondatrice de la Visitation. — Il ne faut pas cacher les défauts des saints ! — Et il remarque : « Les maniaques de la déflation, les « intégristes », les plus intransigeants, désarment devant ce prêtre... » Lorsqu'il s'agit de signaler à Rome des livres suspects ou des thèses douteuses, peut-on parler « de déflation », « d'intégristes » ? Il y a le devoir.

Nous laisserions M. Brémond à ses livres, s'il ne cherchait à égarer l'esprit. Le plus sûr moyen de recruter des disciples, c'est de pêcher en eau trouble, car il en est des mots comme de certains oiseaux gris-terne, ils brillent des couleurs les plus diverses, suivant qu'on les considère à gauche ou à droite. Que le point de vue où l'on se place soit important, nul n'en doute, mais la loyauté veut que, regardant un objet du point A, je n'en donne pas l'aspect, vu du point B. Celui-là est inquiétant qui affirme deux contraires d'une même chose, sans jamais préciser et qui, pour se défendre, se compare à une fontaine d'eau jaillissante. M. Brémond veut étonner, surprendre, et tous ceux qui le contredisent, il les griffe de sa patte de velours.

Il est le grand maître de l'« Orthodoxie », ce qui ne l'empêche pas de déclarer à Frédéric Lefèvre : « Je n'ai jamais été silloniste moi-même, je suis bien trop bourgeois et trop égoïste pour cela. Mais que ferons-nous de l'Évangile ? Les premiers chrétiens devaient produire sur les conservateurs de la ville de Rome l'impression que faisaient sur nous les sillonistes. Henry du Roure, Constant, Amédée Guiard, dans quelle autre équipe trouverons-nous des âmes plus généreuses et plus près du Christ ? » Dans l'Eglise, à la suite de Pie X, de glorieuse mémoire.

(A suivre)

Ch^{ne} Edgar VOIROL